

Pierrette Olivier  
Louis de Balmann

**Montaigne drôle, Montaigne émouvant :  
Anthologie**

Avant-propos .....	3
Montaigne drôle .....	5
I De l'horrible usage de la mémoire .....	6
II Le sexe .....	8
Le mari complaisant .....	8
"Bonjour putain ! – Bonjour cocu !" .....	8
Veuves éplorées .....	9
L'école des femmes .....	10
Modération dans le mariage .....	12
Plaisanterie sur un sujet grave : le viol.....	13
Des condamnés qui se rient de la mort .....	14
Montaigne : avocat du membre viril.....	14
III L'art de la médecine.....	17
Histoire des variations en médecine.....	17
Un exemple de variation : comment naissent les enfants ? .....	18
Le plaisir de se faire plaindre .....	19
Le jeune Montaigne proposé comme remède .....	20
Une fable d'Esopé sur les médecins .....	21
Miraculeux travail d'aiguillage.....	21
Vous trouverez toujours un médecin à votre convenance .....	22
IV Montaigne moraliste .....	23
Comment peut-on être Cannibale ? .....	24
Rencontre de Montaigne avec trois Cannibales.....	24
Etranges coutumes .....	26
Dictionnaire des idées rejetées .....	31
De l'ambition .....	32
Pyrrhus et Cineas .....	34
V Le vieillard ridicule .....	37
Une comédie domestique.....	37
Montaigne émouvant.....	40
La mort .....	41
Le regret de la vie .....	42
La vieillesse .....	43

## Avant-propos

Si les *Essais* de Montaigne n'ont sûrement jamais suscité de fou rire, souvent le lecteur sourit ; il pourra même se surprendre à grommeler de plaisir, voire à pouffer. Rire avec Montaigne, c'est se retrouver avec des amis choisis dans le calme feutré de sa "librairie" ; assurément pas dans l'agitation volontiers hystérique d'une salle de garde.

Montaigne aime raconter des histoires. Il en épice volontiers ses propos, qui, sans cela, resteraient peut-être trop austères : des histoires arrivées dans sa région ou ailleurs, en particulier dans le Nouveau Monde, qui a longuement retenu son attention. Des histoires récentes ou plus éloignées dans les temps anciens. En réalité, elles servent d'illustrations ou constituent des points de départ à ses réflexions sur les choses et les êtres.

Rien ne résiste à sa verve quand il s'agit de pourfendre médecins, pédants, courtisans et autres boursoufflés de la parole et de l'élucubration ; les ambitions et l'orgueil de l'homme, l'autoritarisme ridicule du vieillard dupe ; les faux-semblants de tous ordres...

Et comment pourrait-on illustrer, avec plus de cocasserie et d'efficacité que par cette avalanche d'exemples, le fait que l'homme peut, en raison, fonder n'importe quelle de ses *fantaisies* ?

Inversement, sa plume s'adoucit au point de vous émouvoir quand il s'agit d'évoquer la simplicité des paysans devant la mort, ces petits riens qui, malgré tout, vous rattachent à la vie, les misères de la vieillesse, qui exige d'autant plus qu'elle peut moins. Et, c'est tout naturellement, que le lecteur accompagne Montaigne dans la bouleversante prière finale empruntée au poète Horace :

*Fruī paratis et valido mihi,  
Latone, donec, et, precor, integra  
Cum mente, nec turpem senectam  
Degere, nec cithara carentem<sup>1</sup>.*

---

<sup>1</sup> Horace, *Odes*, I,31, 17-20.

[Accorde-moi, fils de Latone, de jouir de ce que j'ai acquis, en bonne santé, et, je t'en prie, avec toutes mes facultés, sans traîner une vieillesse hideuse et privée de cithare.]

L'anthologie proposée ici s'efforce de dégager ces deux aspects de l'auteur des *Essais* : le Montaigne drôle et le Montaigne émouvant.

## **Montaigne drôle**

## I De l'horrible usage de la mémoire

Si Montaigne, à plusieurs reprises, déplore son absence de mémoire, c'est pour mieux en voir les avantages ; celui, notamment, de ne point ennuyer ses interlocuteurs par des récits interminables.

Les histoires sont généralement courtes chez Montaigne qui déplore, pour mieux s'en réjouir en fait, sa mauvaise mémoire.

*Il n'est homme à qui il siée si mal de se mêler de parler de mémoire. Car je n'en reconnais quasi trace en moi, et ne pense qu'il y en ait au monde une autre si monstrueuse en défaillance. [...]*

*Je me console aucunement<sup>1</sup>. Premièrement sur ce que [...] mon parler en est plus court, car le magasin de la mémoire est volontiers plus fourni de matière que celui de l'invention : si elle m'eût tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amis de babil : les sujets éveillant cette telle quelle faculté<sup>2</sup> que j'ai de les manier et employer, échauffant et attirant mes discours. C'est pitié. Je l'essaie<sup>3</sup> par la preuve d'aucuns<sup>4</sup> de mes privés amis : à mesure que la mémoire leur fournit la chose entière et présente, ils reculent si arrière leur narration, et la chargent de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en étouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous êtes à maudire ou l'heur de leur mémoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrouté<sup>5</sup>. Et n'est rien où la force d'un cheval se connaisse plus qu'à faire un arrêt rond et net. Entre les pertinents<sup>6</sup> mêmes j'en vois qui veulent et ne se peuvent défaire de leur course. Cependant qu'ils cherchent le point de clore le pas, ils s'en vont balivernant et traînant comme des hommes qui défont de faiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passées demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redites. J'ai vu des récits bien plaisants devenir très ennuyeux en la bouche d'un*

---

<sup>1</sup> Quelque peu.

<sup>2</sup> Cette aptitude naturelle que j'ai.

<sup>3</sup> L'expérimente.

<sup>4</sup> De certains.

<sup>5</sup> Après qu'on s'est mis en route.

<sup>6</sup> Ceux qui parlent à propos.

*seigneur : chacun de l'assistance en ayant été abreuvé cent fois. Secondement, qu'il me souvient moins des offenses reçues, ainsi que disait cet ancien ; il me faudrait un protocole<sup>1</sup>, comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avait reçue des Athéniens, faisait qu'un page à tous les coups qu'il se mettait à table, lui vînt rechanter par trois fois à l'oreille : "Sire, souviens vous des Athéniens", et que les lieux et les livres que je revois, me rient toujours d'une fraîche nouveauté.*

*I, IX, Des menteurs, pp.34-35<sup>2</sup>.*

---

<sup>1</sup> Un souffleur.

<sup>2</sup> La pagination correspond à celle de l'édition Villey-Saulnier, PUF.

## II Le sexe

Le sexe est un thème jamais épuisé, notamment le sujet des femmes infidèles et des maris cocus.

La bonne humeur suscitée par les deux textes suivants vient de la requalification d'un sujet convenu : c'est le mari lui-même qui se moque de sa situation.

### Le mari complaisant

*Il y a eu des maris qui ont souffert cet accident, non seulement sans reproche et offense envers leurs femmes, mais avec singulière obligation et recommandation<sup>1</sup> de leur vertu. Telle, qui aimait mieux son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appétit forcé d'un mortel ennemi pour sauver la vie à son mari, et a fait pour lui ce qu'elle n'eût aucunement fait pour soi. Ce n'est pas ici le lieu d'étendre ces exemples : ils sont trop hauts et trop riches pour être représentés en ce lustre, gardons-les à un plus noble siège<sup>2</sup>.*

*Mais, pour des exemples de lustre plus vulgaire, est-il pas tous les jours des femmes qui, pour la seule utilité de leurs maris, se prêtent, et par leur expresse ordonnance<sup>3</sup> et entremise ? Et anciennement Phaulius l'Argien offrit la sienne au roi Philippus par ambition ; tout ainsi que par civilité ce Galba, qui avait donné à souper à Mecenas, voyant que sa femme et lui commençaient à comploter par œillades et signes, se laissa couler sur son coussin, représentant<sup>4</sup> un homme aggravé<sup>5</sup> de sommeil, pour faire épaule à leur intelligence. Et l'avoua d'assez bonne grâce, car, sur ce point<sup>6</sup>, un valet ayant pris la hardiesse de porter la main sur les vases qui étaient sur la table, il lui cria : "Vois-tu pas, coquin, que je ne dors que pour Mecenas ?"*

*III, V, Sur des vers de Virgile, p.868.*

### "Bonjour putain ! – Bonjour cocu !"

---

<sup>1</sup> Reconnaissance et estime.

<sup>2</sup> Lieu.

<sup>3</sup> Ordre.

<sup>4</sup> Simulant.

<sup>5</sup> Accablé.

<sup>6</sup> A ce moment.

*Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs ont connu a-t-il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'âge, ayant passé en bon compagnon sa jeunesse : grand diseur, grand gaudisseur<sup>1</sup>. Se souvenant combien la matière de cornardise lui avait donné de quoi parler et se moquer des autres, pour se mettre à couvert, il épousa une femme qu'il prit au lieu où chacun en trouve pour son argent, et dressa avec elle ses alliances : "Bonjour putain !. - Bonjour cocu !". Et n'est chose de quoi plus souvent et ouvertement, il entretenait chez lui les survenants, que de ce sien dessein : par où, il bridait les occultes caquets des moqueurs et émoussait la pointe de ce reproche.*

*II, XVII, De la présomption, p.645.*

Le portrait, au demeurant joliment brossé, de la veuve éplorée et celui de la femme savante suscitent, tout au plus un sourire tant ils sont conformes à la présentation habituelle ; en revanche, la conception du mariage, si éloignée de celle d'aujourd'hui, suscite une franche hilarité ; et même en leur temps, les propos ont pu faire sourire Montaigne donnant l'impression au lecteur d'être drôle sans le savoir ou le vouloir.

## **Veuves éplorées**

Le chapitre est intitulé *De trois bonnes femmes*, entendons trois femmes exemplaires. Juste après le titre, nous lisons :

*La touche d'un bon mariage, et sa vraie preuve, regarde le temps que la société dure; si elle a été constamment douce, loyale et commode. En notre siècle, elles<sup>2</sup> réservent plus communément à étaler leurs bons offices et la véhémence de leur affection envers leurs maris perdus ; cherchent au moins lors à donner témoignage de leur bonne volonté<sup>3</sup>. Tardif témoignage et hors de saison ! Elles prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts. La vie est pleine de combustion<sup>4</sup> ; le trépas, d'amour et de courtoisie. Comme les pères cachent l'affection envers leurs enfants,*

---

<sup>1</sup> Moqueur.

<sup>2</sup> Les femmes.

<sup>3</sup> Bons sentiments.

<sup>4</sup> Querelle.

elles volontiers de même cachent la leur envers le mari pour maintenir un honnête respect. Ce mystère n'est pas de mon goût : elles ont beau s'écheveler et égratigner, je m'en vais à l'oreille d'une femme de chambre et d'un secrétaire : "Comment étaient-ils ? Comment ont-ils vécu ensemble ?" Il me souvient toujours de ce bon mot: "jactantius moerent, quae minus dolent<sup>1</sup>." Leur rechigner est odieux aux vivants et vain aux morts. Nous dispenserons<sup>2</sup> volontiers qu'on rie après, pourvu qu'on nous rie pendant la vie. Est-ce pas de quoi ressusciter de dépit, qui m'aura craché au nez pendant que j'étais, me vienne frotter les pieds quand je commence à n'être plus ? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au-dehors comme au-dedans. Aussi ne regardez pas à ces yeux moites et à cette piteuse voix ; regardez ce port, ce teint et l'embonpoint de ces joues sous ces grands voiles : c'est par-là qu'elle parle français.

II, XXXV, *De trois bonnes femmes*, p.744.

## L'école des femmes

Les savants chopent volontiers<sup>3</sup> à cette pierre. Ils font toujours parade de leur magistère et sèment leurs livres partout. Ils en ont en ce temps entonné<sup>4</sup> si fort les cabinets et oreilles des dames que, si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine : à toute sorte de propos et matière, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'écrire nouvelle et savante,

*Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,  
Hoc cuncta effundunt animi secreta, quid ultra ?  
Concumbunt docte<sup>5</sup>;*

<sup>1</sup> Adaptation de Tacite, *Annales*, II, 77. [Elles pleurent avec d'autant plus d'ostentation qu'elles ont moins de chagrin.]

<sup>2</sup> Accorderons.

<sup>3</sup> Aisément.

<sup>4</sup> Rempli.

<sup>5</sup> Juvénal, VI, v.189-191. [Voilà le style dans lequel elles expriment leur crainte, celui de leur colère, celui dans lequel elles étalent leurs joies, leurs peines, et tous les secrets de leur âme. Que dirais-je encore ? Elles font l'amour doctement.]

et allèguent Platon et Saint Thomas aux choses auxquelles le premier rencontré servirait aussi bien de témoin. La doctrine<sup>1</sup> qui ne leur a pu arriver en l'âme, leur est demeurée en la langue. Si les bien-nées<sup>2</sup> me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses. Elles cachent et couvrent leurs beautés sous des beautés étrangères. C'est grande simplesse d'étouffer sa clarté pour luire d'une lumière empruntée ; elles sont enterrées et ensevelies sous l'art<sup>3</sup>, "de capsula totae."<sup>4</sup> C'est qu'elles ne se connaissent point assez : le monde n'a rien de plus beau ; c'est à elles d'honorer les arts et de farder le fard. Que leur faut-il, que vivre aimées et honorées ? Elles n'ont et ne savent que trop pour cela. Il ne faut qu'éveiller un peu et réchauffer les facultés qui sont en elles. Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui leur conseillent, le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre<sup>5</sup>. Baste qu'elles peuvent sans nous ranger la grâce de leurs yeux à la gaieté, à la sévérité et à la douceur, assaisonner un nenni de rudesse, de doute et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprète aux discours qu'on fait pour leur service<sup>6</sup>. Avec cette science, elles commandent à la baguette et régendent les régents<sup>7</sup> et l'école. Si toutefois il leur fâche de nous céder en quoi que se soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement<sup>8</sup> propre à leur besoin : c'est un art folâtre et subtil, déguisé, parler, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commodités<sup>9</sup> de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie<sup>10</sup>, elles prendront les discours<sup>11</sup> qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se défendre de nos trahisons, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur<sup>12</sup>, la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides ; et choses semblables. Voilà, pour le plus, la part que je leur assignerais aux sciences.

---

<sup>1</sup> La science.

<sup>2</sup> Les femmes naturellement douées.

<sup>3</sup> L'artifice.

<sup>4</sup> Sénèque, *Lettres*, 115, 2. [Sorties tout entières d'une boîte.]

<sup>5</sup> Pour avoir moyen de leur donner des leçons sous ce prétexte.

<sup>6</sup> Pour leur faire la cour.

<sup>7</sup> Les maîtres d'école.

<sup>8</sup> Occupation.

<sup>9</sup> Utilités.

<sup>10</sup> La morale.

<sup>11</sup> Réflexions.

<sup>12</sup> Chevalier servant.

## Modération dans le mariage

*L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est très légitime : la théologie ne laisse pas de la brider pourtant, et de la restreindre. Il me semble avoir lu autrefois chez saint Thomas, en un endroit où il condamne les mariages des parents ès degrés défendus, cette raison parmi les autres, qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée : car, si l'affection maritale s'y trouve entière et parfaite, comme elle doit, et qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentèle, il n'y a point de doute que ce surcroît n'emporte un tel mari hors les barrières de la raison.*

*Les sciences qui règlent les mœurs des hommes, comme la théologie et la philosophie, elles se mêlent de tout. Il n'est action si privée et secrète, qui se dérobe de leur connaissance et juridiction. [...] Je veux donc de leur part apprendre ceci aux maris, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnés : c'est que les plaisirs mêmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes, sont réprouvés si la modération n'y est observée : et qu'il y a de quoi faillir en licence et débordement, comme en un sujet illégitime. Ces enchérissements déhontés que la chaleur première nous suggère en ce jeu, sont, non indécentement seulement mais dommageablement employés envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles sont toujours assez éveillées pour notre besoin. Je ne m'y suis servi que de l'instruction naturelle et simple.*

*C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage : voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire, ce doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité ; ce doit être une volupté aucunement prudente et consciencieuse<sup>1</sup>. Et parce que sa principale fin c'est la génération, il y en a qui mettent en doute si, lorsque nous sommes sans l'espérance de ce fruit, comme quand elles sont hors d'âge ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement.*

I, XXX, De la modération, pp.198-199.

---

<sup>1</sup> Quelque peu sage et scrupuleuse.

En suscitant le rire sur un sujet sexuel particulièrement grave, le viol, qu'il est le premier à condamner, Montaigne répond par l'affirmative à ceux qui estiment qu'on peut rire de tout. Ici, la veine utilisée est l'humour, manié par la victime elle-même, qui s'autorise à redécouper l'espace du "dicible" et de ce fait "libère" le lecteur.

### Plaisanterie sur un sujet grave : le viol

*Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon avis, c'est celle qui se fait à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement mêlé parmi ; et, à cette cause<sup>1</sup>, le dissentiment<sup>2</sup> n'y peut être assez entier, et semble que la force soit mêlée à quelque volonté. Pelagia et Sophronia toutes deux canonisées, celle-là se précipita dans la rivière avec sa mère et ses sœurs pour éviter la force de quelques soldats, et cette-ci se tua aussi pour éviter la force de Maxentius l'empereur. L'histoire ecclésiastique a en révérence plusieurs tels exemples de personnes dévotes qui appelèrent la mort à garant contre les outrages que les tyrans préparaient à leur conscience.*

*Il nous sera à l'aventure honorable aux siècles à venir qu'un savant auteur de ce temps, et notamment parisien, se met en peine de persuader aux dames de notre siècle de prendre plutôt tout autre parti que d'entrer en l'horrible conseil<sup>3</sup> d'un tel désespoir. Je suis marri qu'il n'a su, pour mêler à ses contes, le bon mot que j'appris à Toulouse, d'une femme passée par les mains de quelques soldats : "Dieu soit loué, disait-elle, qu'au moins une fois en ma vie je m'en suis saoulée sans péché !"*

*A la vérité, ces cruautés<sup>4</sup> ne sont pas dignes de la douceur française. ; aussi, Dieu merci, notre air s'en voit infiniment purgé depuis ce bon avertissement. Suffit qu'elles disent "nenny", en le faisant, suivant la règle du bon Marot.*

*II, III, Coutume de l'île de Cea, pp.356-357.*

---

<sup>1</sup> Pour cette raison.

<sup>2</sup> Refus.

<sup>3</sup> Projet.

<sup>4</sup> Les suicides des femmes violentées.

On retrouve la même veine chez les condamnés qui vont mourir ou quand Montaigne se fait l'avocat du membre viril et de ses défaillances inopportunes.

### Des condamnés qui se rient de la mort

*Combien voit-on de personnes populaires, conduites à la mort, et non à une mort simple, mais mêlée de honte et quelquefois de griefs<sup>1</sup> tourments, y apporter une telle assurance, qui par opiniâtreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y aperçoit rien de changé de leur état ordinaire : établissant leurs affaires domestiques, se recommandant à leurs amis, chantant, prêchant et entretenant le peuple : voire y mêlant quelquefois des mots pour rire, et buvant à leurs connaissances, aussi bien que Socrates. Un qu'on menait au gibet, disait que ce ne fût pas par telle rue, car il y avait danger qu'un marchand lui fît mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux dette. Un autre disait au bourreau qu'il ne le touchât pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il était chatouilleux. L'autre répondit à son confesseur, qui lui promettait qu'il souperait ce jour-là avec notre Seigneur, "Allez-vous-y-en, vous, car de ma part je jeûne". Un autre, ayant demandé à boire, et le bourreau ayant bu le premier, dit ne vouloir boire après lui, de peur de prendre la vérole. Chacun a ouï faire le conte du Picard auquel étant à l'échelle on présenta une garce, et que (comme notre justice permet quelquefois) s'il la voulait épouser, on lui sauverait la vie : lui, l'ayant un peu contemplée, et aperçu qu'elle boitait : "Attache, attache, dit-il, elle cloche"<sup>2</sup>. Et on dit de même qu'en Danemark un homme condamné à avoir la tête tranchée, étant sur l'échafaud, comme on lui présenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on lui offrit avait les joues avalées<sup>3</sup> et le nez trop pointu.*

*I, XIV, Que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons, pp.51-52.*

### Montaigne : avocat du membre viril

---

<sup>1</sup> Cruels.

<sup>2</sup> Elle boite.

<sup>3</sup> Tombantes.

*On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingérant si importunément, lors que nous n'en avons que faire, et défailant si importunément, lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'autorité si impérieusement avec notre volonté, refusant avec tant de fierté<sup>1</sup> et d'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si toutefois en ce qu'on gourmande sa rébellion, et qu'on en tire preuve de sa condamnation<sup>2</sup>, il m'avait payé pour plaider sa cause, à l'aventure<sup>3</sup> mettrais-je en soupçon nos autres membres, ses compagnons, de lui être allé dresser, par belle envie de l'importance et douceur de son usage, cette querelle apostée<sup>4</sup>, et avoir par complot armé le monde à l'encontre de lui, le chargeant malignement seul de leur faute commune. Car je vous donne à penser, s'il y a une seule des parties de notre corps qui ne refuse à notre volonté souvent son opération, et qui souvent ne l'exerce contre notre volonté. Elles ont chacune des passions propres, qui les éveillent et endorment, sans notre congé. A quant de fois témoignent les mouvements forcés de notre visage les pensées que nous tenions secrètes, et nous trahissent aux assistants ? Cette même cause qui anime ce membre, anime aussi sans notre su le cœur, le poumon et le poulx : la vue d'un objet agréable répandant imperceptiblement en nous la flamme d'une émotion fiévreuse. N'y a-t-il que ces muscles et ces veines qui s'élèvent et se couchent sans l'aveu, non seulement de notre volonté, mais aussi de notre pensée ? Nous ne commandons pas à nos cheveux de se hérissier, et à notre peau de frémir de désir ou de crainte. La main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas. La langue se transit, et la voix se fige à son heure. Lors même que, n'ayant de quoi frire<sup>5</sup>, nous le lui défendrons volontiers, l'appétit de manger et de boire ne laisse pas d'émouvoir les parties qui lui sont sujettes, ni plus ni moins que cet autre appétit : et nous abandonne de même, hors de propos, quand bon lui semble. Les outils qui servent à décharger le ventre, ont leurs propres dilatations et compressions, outre et contre notre avis, comme ceux-ci destinés à décharger nos rognons. Et ce que, pour autoriser<sup>6</sup> la toute puissance de notre volonté, Saint Augustin allègue avoir vu quelqu'un qui commandait à son derrière autant de pets qu'il en voulait, et que Vives, son glossateur, enchérit d'un autre exemple de son temps, de pets organisés suivant le*

---

<sup>1</sup> Cruauté.

<sup>2</sup> Culpabilité.

<sup>3</sup> Peut-être.

<sup>4</sup> Feinte.

<sup>5</sup> Manger.

<sup>6</sup> Et le fait que, pour établir.

*ton des vers qu'on leur prononçait, ne suppose non plus pure l'obéissance de ce membre ; car en est-il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire ? Joint que j'en sais un si turbulent et revêche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maître à péter d'une haleine et d'une obligation constante et irrémittente<sup>1</sup>, et le mène ainsi à la mort. Mais notre volonté, pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraisemblablement la pouvons-nous marquer<sup>2</sup> de rébellion et sédition par son dérèglement et désobéissance ! Veut-elle toujours ce que nous voudrions qu'elle voulût ? Ne veut-elle pas souvent ce que nous lui prohibons de vouloir : et à notre évident dommage ? Se laisse-t-elle non plus mener aux conclusions de notre raison ? Enfin, je dirais pour monsieur ma partie, que plaise à considérer, qu'en fait, sa cause étant inséparablement conjointe à un consort<sup>3</sup> et indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'à lui, et par des arguments et charges telles, vu la condition des parties, qu'elles ne peuvent aucunement appartenir ni concerner son dit consort. Partant se voit l'animosité et illégalité<sup>4</sup> manifeste des accusateurs.*

*I, XXI, De la force de l'imagination, pp.102-103.*

---

<sup>1</sup> Incessante.

<sup>2</sup> Taxer.

<sup>3</sup> A l'autre sexe.

<sup>4</sup> Déloyauté.

### III L'art de la médecine

L'engance des médecins, Montaigne la connaît bien, lui qui a été longuement malade ; d'autant que la gravelle dont il souffre s'accompagne de crises fréquentes et particulièrement douloureuses. Se défoule-t-il en dénonçant l'ignorance et la suffisance des praticiens, et plus fondamentalement l'incertitude de la médecine de son temps ?

#### Histoire des variations en médecine

*Avant la guerre Péloponésiaque, il n'y avait pas grandes nouvelles de cette science ; Hippocrates la mit en crédit. Tout ce que cettui-ci avait établi, Chrysippus le renversa; depuis, Erasistratus, petit-fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avait écrit. Après ceux-ci, survinrent les Empiriques, qui prirent une voie toute diverse des anciens au maniement de cet art. Quand le crédit de ces derniers commença à s'envieillir, Herophilus mit en usage une autre sorte de médecine, qu'Asclépiades vint combattre et anéantir à son tour. A leur rang vinrent aussi en autorité les opinions de Themison, et depuis de Musa, et, encore après, celles de Vexius Valens, médecin fameux par l'intelligence qu'il avait avec Messalina. L'Empire de la médecine tomba du temps de Néron à Tessalus, qui abolit et condamna tout ce qui en avait été tenu jusques à lui. La doctrine de cettui-ci fut abattue par Crinas de Marseille, qui apporta de nouveau de régler toutes les opérations médicales aux éphémérides et mouvements des astres, manger, dormir et boire à l'heure qu'il plairait à la Lune et à Mercure. Son autorité fut bientôt après supplantée par Charinus, médecin de cette même ville de Marseille. Cettui-ci combattait non seulement la médecine ancienne, mais encore le public et tant de siècles auparavant accoutumé usage des bains chauds. Il faisait baigner les hommes dans l'eau froide, en hiver même, et plongeait les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Jusques au temps de Pline, aucun Romain n'avait encore daigné exercer la médecine ; elle se faisait par des étrangers et Grecs,*

*comme elle se fait entre nous Français, par des Latineurs<sup>1</sup> : car, comme dit un très grand médecin, nous ne recevons pas aisément la médecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations, desquelles nous retirons le gaiac, la salsepareille et le bois de squine, ont des médecins, combien pensons-nous, par cette même recommandation de l'étrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils fassent fête de nos choux et de notre persil ! Car qui oserait mépriser les choses recherchées de si loin, au hasard d'une si longue pérégrination et si périlleuse ? Depuis ces anciennes mutations de la médecine, il y en a eu infinies autres jusques à nous, et le plus souvent mutations entières et universelles ; comme celles que produisent Paracelse, Fioravanti et Argenterius : car ils ne changent pas seulement une recette, mais, à ce qu'on me dit, toute la contexture et police<sup>2</sup> du corps de la médecine, accusant d'ignorance et de piperie ceux qui en ont fait profession jusques à eux. Je vous laisse à penser où en est le patient !*

*II, XXXVII, De la ressemblance des enfants aux pères, pp.771-772.*

### **Un exemple de variation : comment naissent les enfants ?**

*...nous nous perdrons dans cette mer trouble et vaste des erreurs médicales. Sachons si on s'accorde au moins en ceci, de quelle matière les hommes se produisent les uns des autres. Pythagoras dit notre semence être l'écume de notre meilleur sang ; Platon, l'écoulement de la moelle de l'épine du dos, ce qu'il argumente de ce que cet endroit se sent le premier de la lasseté de la besogne ; Alcméon, partie de la substance du cerveau, "et qu'il soit ainsi, dit-il, les yeux troublent à ceux qui se travaillent outre mesure à cet exercice" ; Democritus, une substance extraite de toute la masse corporelle ; Epicurus, extraite de l'âme et du corps ; Aristote, un excrément tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'épand en nos membres ; autres, du sang cuit et digéré par la chaleur des génitoires, ce qu'ils jugent de ce qu'aux extrêmes efforts, on rend des gouttes de pur sang : en quoi il semble qu'il y ait plus d'apparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie.*

---

<sup>1</sup> Des gens qui parlent latin.

<sup>2</sup> Ordonnance.

*Or, pour mener à effet cette semence, combien en font-ils d'opinions contraires ? Aristote et Démocrite tiennent que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles élancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, qui ne sert de rien à la génération. Galien, au contraire, et ses suivants, que sans la rencontre des semences, la génération ne se peut faire. Voilà les médecins, les philosophes, les jurisconsultes et les théologiens aux prises pêle-mêle avec nos femmes sur la dispute : à quels termes les femmes portent leur fruit. Et moi je secours par l'exemple de moi-même ceux d'entre eux qui maintiennent la grossesse d'onze mois.*

*II, XII, Apologie de Raimond Sebond, pp.556-557.*

D'un autre côté, Montaigne a bien compris la complexité de la relation médecin/patient et de la relation corps/esprit. On parlerait aujourd'hui de psychologie. Peut-on soigner même celui qui veut être malade parce qu'il aime à être plaint, celui qui est particulièrement impressionnable ou le sceptique ?

### **Le plaisir de se faire plaindre**

*Je me défais tous les jours par discours<sup>1</sup> de cette humeur puérile et inhumaine, qui fait que nous désirons d'émouvoir par nos maux la compassion et le deuil en nos amis. Nous faisons valoir nos inconvénients<sup>2</sup> outre leur mesure, pour attirer leurs larmes. Et la fermeté que nous louons en chacun à soutenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches quand c'est en la nôtre. Nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maux, si encore ils ne s'en affligent. Il faut étendre la joie, mais retrancher autant qu'on peut la tristesse. Qui se fait plaindre sans raison est homme pour n'être pas plaint quand la raison y sera. C'est pour n'être jamais plaint que se plaindre toujours, faisant si souvent le piteux qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se fait mort vivant est sujet d'être tenu pour vif mourant. J'en ai vu prendre la chèvre<sup>3</sup> de ce qu'on leur trouvait le visage frais et le pouls posé,*

---

<sup>1</sup> Réflexion.

<sup>2</sup> Désagréments.

<sup>3</sup> S'irriter.

contraindre leur ris parce qu'il trahissait leur guérison, et haïr la santé de ce qu'elle n'était pas regrettable<sup>1</sup>. Qui bien plus est, ce n'étaient pas femmes.

III, IX, De la vanité, p.979.

### Le jeune Montaigne proposé comme remède

*"Fortis imaginatio generat casum"<sup>2</sup>, disent les clercs. Je suis de ceux qui sentent très grand effort<sup>3</sup> de l'imagination. Chacun en est heurté, mais aucuns<sup>4</sup> en sont renversés. Son impression me perce. Et mon art est de lui échapper, non pas de lui résister. Je vivrais de la seule assistance<sup>5</sup> de personnes saines et gaies. La vue des angoisses d'autrui m'angoisse matériellement<sup>6</sup>, et a mon sentiment souvent usurpé<sup>7</sup> le sentiment d'un tiers. Un tousseur continué irrite mon poumon et mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades auxquels le devoir m'intéresse, que ceux auxquels je m'attends moins<sup>8</sup>, et que je considère moins. Je saisis le mal que j'étudie, et le couche en moi. Je ne trouve pas étrange qu'elle<sup>9</sup> donne et les fièvres et la mort à ceux qui la laissent faire et qui lui applaudissent. Simon Thomas était un grand médecin de son temps. Il me souvient que, me rencontrant un jour chez un riche vieillard pulmonique, et traitant avec lui des moyens de sa guérison, il lui dit que c'en était l'un de me donner occasion de me plaire en sa compagnie, et que, fichant ses yeux sur la fraîcheur de mon visage, et sa pensée sur cette allégresse et vigueur qui regorgeait de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet état florissant en quoi j'étais, son habitude<sup>10</sup> s'en pourrait amender. Mais il oubliait à dire que la mienne s'en pourrait empirer aussi.*

I, XXI, De la force de l'imagination, pp.97-98.

---

<sup>1</sup> Objet de compassion.

<sup>2</sup> [Une imagination forte produit l'événement]. Suggestion : lire d'abord la traduction.

<sup>3</sup> La force.

<sup>4</sup> Quelques-uns.

<sup>5</sup> Présence.

<sup>6</sup> Physiquement.

<sup>7</sup> A fait sien.

<sup>8</sup> J'accorde moins d'attention.

<sup>9</sup> L'imagination.

<sup>10</sup> Etat.

## Une fable d'Esopé sur les médecins

*Esopé, auteur de très rare excellence et duquel peu de gens découvrent toutes les grâces, est plaisant à nous représenter cette autorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres âmes affaiblies et abattues par le mal et la crainte ; car il conte qu'un malade étant interrogé par son médecin quelle opération<sup>1</sup> il sentait des médicaments qu'il lui avait donnés : "J'ai fort sué, répondit-il. – Cela est bon", dit le médecin. A une autre fois il lui demanda encore comme il s'était porté depuis : "J'ai eu un froid extrême, fit-il, et ai fort tremblé. – Cela est bon", suivit le médecin. A la troisième fois, il lui demanda derechef comment il se portait : "Je me sens, dit-il, enfler et bouffir comme d'hydropisie. – Voilà qui va bien", ajouta le médecin. L'un de ses domestiques<sup>2</sup> venant après à s'enquérir à lui de son état : "Certes, mon ami, répond-il, à force de bien être, je me meurs."*

*II, XXXVII, De la ressemblance des enfants aux pères, p.769.*

## Miraculeux travail d'aiguillage

*Les promesses mêmes de la médecine sont incroyables : car, ayant à pourvoir à divers accidents et contraires, qui nous pressent souvent ensemble et qui ont une relation quasi nécessaire, comme la chaleur du foie et froideur de l'estomac, ils nous vont persuadant que, de leurs ingrédients, cettui-ci échauffera l'estomac, cet autre rafraîchira le foie ; l'un a sa charge d'aller droit aux reins, voire jusques à la vessie, sans étaler ailleurs ses opérations<sup>3</sup>, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de détourbiers<sup>4</sup>, jusques au lieu au service duquel il est destiné par sa propriété occulte ; l'autre asséchera le cerveau ; celui-là humectera le poumon. De tout cet amas, ayant fait une mixtion de breuvage, n'est-ce pas quelque espèce de rêverie d'espérer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et mélange, pour courir à charges si diverses ? Je craindrais infiniment qu'elles perdissent ou échangeassent leurs étiquettes et troublassent leurs quartiers<sup>5</sup>. Et qui pourrait imaginer que, en cette confusion liquide, ces facultés ne se corrompent,*

---

<sup>1</sup> Effet.

<sup>2</sup> Familiers.

<sup>3</sup> Actions.

<sup>4</sup> Obstacles.

<sup>5</sup> Lieux qui leur sont destinés.

confondent et altèrent l'une l'autre ? Quoi, que<sup>1</sup> l'exécution de cette ordonnance dépend d'un autre officier<sup>2</sup>, à la foi et merci duquel nous abandonnons encore un coup notre vie ?

II, XXXVII, De la ressemblance des enfants aux pères, p.774.

Vous trouverez toujours un médecin à votre convenance

*Et sain et malade, je me suis volontiers laissé aller aux appétits qui me pressaient. Je donne grande autorité à mes désirs et propensions. Je n'aime point à guérir le mal par le mal. Je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie. D'être sujet à la colique<sup>3</sup> et sujet à m'abstenir du plaisir de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un côté, la règle de l'autre. Puisqu'on est au hasard de se mécompter<sup>4</sup>, hasardons-nous plutôt à la suite du plaisir. [...]*

*L'art de la médecine n'est pas si résolue<sup>5</sup> que nous soyons sans autorité<sup>6</sup>, quoi que nous fassions. Elle change selon les climats et selon les lunes, selon Farnel et selon l'Escale. Si votre médecin ne trouve bon que vous dormez, que vous usez de vin ou de telle viande<sup>7</sup>, ne vous chaille<sup>8</sup> : je vous en trouverai un autre qui ne sera pas de son avis. La diversité des arguments et opinions médicales embrasse toute sorte de formes. Je vis un misérable malade crever et se pâmer d'altération<sup>9</sup>, pour se guérir, et être moqué depuis par un autre médecin condamnant ce conseil comme nuisible. Avait-il pas bien employé sa peine ? Il est mort fraîchement<sup>10</sup> de la pierre un homme de ce métier<sup>11</sup>, qui s'était servi d'extrême abstinence à combattre son mal ; ses compagnons disent qu'au rebours ce jeûne l'avait asséché et lui avait cuit le sable dans les rognons.*

III, XIII, De l'expérience, pp.1086-1087.

---

<sup>1</sup> Que dire du fait que.

<sup>2</sup> Le pharmacien.

<sup>3</sup> Douleurs causées par la gravelle.

<sup>4</sup> Tromper.

<sup>5</sup> Assurée.

<sup>6</sup> Sans être approuvés par quelqu'un dont l'opinion fasse autorité.

<sup>7</sup> Nourriture.

<sup>8</sup> Ne vous en souciez pas.

<sup>9</sup> De soif.

<sup>10</sup> Récemment.

<sup>11</sup> Un médecin.

## IV Montaigne moraliste

Le frisson de plaisir que peut ressentir le lecteur, pourtant éventuellement bousculé dans ses certitudes et ses préjugés, est assurément dû à la subtilité de la pensée. Toutefois, l'adhésion obtenue par les propos est aussi largement l'effet du rire qu'il suscite.

Ainsi Montaigne dénonce avec force, l'orgueil et l'ignorance qui aveuglent l'homme et obscurcissent sa lecture du monde. Après tout, le chétif oison ne pourrait-il pas rabattre le caquet à l'homme, cette perfection de la Nature au point que Dieu lui-même "s'est revêtu de l'humaine figure"?

*Il nous faut noter, qu'à chaque chose il n'est rien plus cher et plus estimable que son être (le lion, l'aigle, le dauphin ne prisent rien au-dessus de leur espèce) ; et que chacune rapporte les qualités de toutes autres choses à ses propres qualités : lesquelles nous pouvons bien étendre et raccourcir, mais c'est tout ; car, hors de ce rapport et de ce principe, notre imagination ne peut aller, ne peut rien deviner autre, et est impossible qu'elle sorte de là, et qu'elle passe au-delà. D'où naissent ces anciennes conclusions : de toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme ; Dieu donc est de cette forme. Nul ne peut être heureux sans vertu, ni la vertu être sans raison, et nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine figure ; Dieu est donc revêtu de l'humaine figure.*

*Pourtant<sup>1</sup> disait plaisamment Xenophanes que, si les animaux se forgent des dieux, comme il est vraisemblable qu'ils fassent, ils les forgent certainement de même eux, et se glorifient, comme nous. Car pourquoi ne dira un oison ainsi : "toutes les pièces de l'univers me regardent ; la Terre me sert à marcher, le Soleil à m'éclairer, les étoiles à m'inspirer leurs influences ; j'ai telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement que moi ; je suis le mignon de Nature ; est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert ? C'est pour moi qu'il fait semer et moudre ; s'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon,*

---

<sup>1</sup> Voilà pourquoi.

*et si fais-je moi les vers qui le tuent et qui le mangent." Autant en dire d'une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol et la possession de cette belle et haute région.*

*Or donc, par ce même train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde ; il luit, il tonne pour nous ; et le créateur et les créatures, tout est pour nous. C'est le but et le point où vise l'université<sup>1</sup> des choses.*

*II, XII, Apologie de Raimond Sebond, pp.532-533.*

C'est par le ridicule des éléments sur lesquels les Européens fondent leur sentiment de supériorité sur les habitants du Nouveau Monde récemment découvert que Montaigne bat irrésistiblement en brèche la croyance en la supériorité de l'homme blanc.

### **Comment peut-on être Cannibale ?**

*J'ai vu autrefois parmi nous des hommes amenés par mer de lointain pays, desquels par ce que nous n'entendions aucunement le langage, et que leur façon, au demeurant, et leur contenance, et leurs vêtements étaient du tout éloignés des nôtres, qui de nous ne les estimait et sauvages et brutes ? Qui n'attribuait à stupidité et à bêtise de les voir muets, ignorants la langue française, ignorant nos baisemains et nos inclinations serpentées, notre port et notre maintien, sur lequel, sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine ?*

*II, XII, Apologie de Raimond Sebond, p.467.*

### **Rencontre de Montaigne avec trois Cannibales**

*Trois d'entre eux, ignorants combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà<sup>2</sup>, et que de ce commerce<sup>3</sup> naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le*

---

<sup>1</sup> L'universalité.

<sup>2</sup> De ce côté-ci de l'océan.

<sup>3</sup> Relations.

*nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon<sup>1</sup>, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.*

*Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un truchement qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations<sup>2</sup> par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait<sup>3</sup> en une telle espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.*

*Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses.*

*I, XXXI, Des Cannibales, pp.213-214.*

---

<sup>1</sup> Nos manières.

<sup>2</sup> Idées.

<sup>3</sup> En pourrait tenir.

Sur quoi d'ailleurs fonder une supériorité culturelle quand on considère la variété et l'in vraisemblance des coutumes en usage ici et là ? Le comique naît ici de l'énumération sans fin d'exemples loufoques.

## Etranges coutumes

*J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que notre discours<sup>1</sup> n'étaie et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde-t-on jamais celui qu'on veut honorer. Il en est où, quand le Roi crache, la plus favorite des dames de sa cour tend la main ; et en autre nation, les plus apparents<sup>2</sup> qui sont autour de lui se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure.*

*Dérobons ici la place d'un conte. Un gentilhomme français se mouchait toujours de sa main : chose très ennemie de notre usage. Défendant là-dessus son fait (et était fameux en bonnes rencontres<sup>3</sup>) il me demanda quel privilège avait ce sale excrément que nous allussions lui apprêtant un beau linge délicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous ; que cela devait faire plus d'horreur et de mal au cœur que de le voir verser où que ce fût, comme nous faisons tous autres excréments. Je trouvai qu'il ne parlait pas du tout sans raison: et m'avait la coutume ôté l'apercevanche de cette étrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse quand elle est récitée d'un autre pays.*

*Les miracles sont selon l'ignorance en quoi nous sommes de la nature, non selon l'être de la nature. L'assuefaction<sup>4</sup> endort la vue de notre jugement. Les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux<sup>5</sup> que nous sommes à eux, ni avec plus d'occasion<sup>6</sup>, comme chacun avouerait si chacun savait, après s'être promené par ces nouveaux exemples, se coucher sur les propres et les conférer sagement<sup>7</sup>. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et*

---

<sup>1</sup> Raison.

<sup>2</sup> Les hauts personnages.

<sup>3</sup> Bons propos.

<sup>4</sup> L'accoutumance.

<sup>5</sup> Surprenants.

<sup>6</sup> De raison.

<sup>7</sup> Examiner ses propres usages et les comparer avec discernement.

mœurs, de quelque forme qu'elles soient : infinie en matière, infinie en diversité. Je m'en retourne<sup>1</sup>.

Il est des peuples où sauf sa femme et ses enfants aucun ne parle au Roi que par sarbacane<sup>2</sup>. En une même nation et les vierges montrent à découvert leurs parties honteuses, et les mariées les couvrent et cachent soigneusement ; à quoi cette autre coutume qui est ailleurs a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage, car les filles se peuvent abandonner à leur poste<sup>3</sup>, et engrossées, se faire avorter par médicaments propres, au vu d'un chacun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, tous les marchands conviés à la noce couchent avec l'épousée avant lui ; et plus il y en a, plus a-t-elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité ; si un officier se marie, il en va de même ; de même si c'est un noble, et ainsi des autres, sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple, car lors c'est au Seigneur à faire ; et si<sup>4</sup>, on ne laisse pas d'y recommander étroitement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se voit des bordaux<sup>5</sup> publics de mâles, voire et des mariages ; où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris<sup>6</sup>, et ont rang, non au combat seulement, mais aussi au commandement. Où non seulement les bagues se portent au nez, aux lèvres, aux joues, et aux orteils des pieds, mais des verges<sup>7</sup> d'or bien pesantes au travers des tétins et des fesses. Où en mangeant on s'essuie les doigts aux cuisses et à la bourse des génitoires et à la plante des pieds. Où les enfants ne sont pas héritiers, ce sont les frères et neveux ; et ailleurs les neveux seulement, sauf en la succession du Prince. Où pour régler la communauté des biens, qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruits, selon le besoin d'un chacun. Où l'on pleure la mort des enfants, et festoie-t-on celle des vieillards. Où ils couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes. Où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les autres non. Où l'on estime si mal de la condition des femmes, qu'on y tue les femelles qui y naissent, et achète-t-on des voisins des femmes pour le besoin. Où les maris peuvent répudier, sans alléguer aucune cause,

---

<sup>1</sup> Je reviens à mon propos (interrompu par le conte).

<sup>2</sup> Sens figuré : intermédiaire.

<sup>3</sup> Librement, à qui bon leur semble.

<sup>4</sup> Et pourtant.

<sup>5</sup> Bordels.

<sup>6</sup> Avec leurs maris.

<sup>7</sup> Anneaux.

les femmes non, pour cause quelconque. Où les maris ont loi<sup>1</sup> de les vendre si elles sont stériles. Où ils font cuire le corps du trépassé, et puis piler, jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie laquelle ils mêlent à leur vin, et la boivent. Où la plus désirable sépulture est d'être mangé des chiens, ailleurs des oiseaux. Où l'on croit que les âmes heureuses vivent en toute liberté, en des champs plaisants, fournis de toutes commodités ; et que ce sont elles qui font cet écho que nous oyons. Où ils combattent en l'eau, et tirent sûrement de leurs arcs en nageant. Où, pour signe de sujétion, il faut hausser les épaules et baisser la tête, et déchausser ses souliers quand on entre au logis du Roi. Où les eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez et lèvres à dire<sup>2</sup>, pour ne pouvoir être aimés ; et les prêtres se crèvent les yeux pour accointer<sup>3</sup> leurs démons, et prendre les oracles. Où chacun fait un dieu de ce qui lui plaît, le chasseur d'un lion ou d'un renard, le pêcheur de certain poisson, et des idoles de chaque action ou passion humaine : le soleil, la lune, la terre sont les dieux principaux ; la forme de jurer c'est toucher la terre, regardant le soleil ; et y mange-t-on la chair<sup>4</sup> et le poisson crus. Où le grand serment, c'est jurer le nom de quelque homme trépassé qui a été en bonne réputation au pays, touchant de la main sa tombe. Où les étrennes annuelles que le Roi envoie aux princes ses vassaux, c'est du feu. L'ambassadeur qui l'apporte, arrivant, l'ancien feu est éteint tout partout en la maison. Et de ce feu nouveau, le peuple dépendant de ce prince en doit venir prendre chacun pour soi, sur peine de crime de lèse-majesté. Où quand le Roi, pour s'adonner du tout<sup>5</sup> à la dévotion (comme ils font souvent), se retire de sa charge, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droit du royaume au troisième successeur. Où l'on diversifie la forme de la police<sup>6</sup>, selon que les affaires le requièrent : on dépose le Roi quand il semble bon, et lui substitue-t-on des anciens à prendre le gouvernement de l'Etat et le laisse-t-on parfois aussi ès mains de la commune<sup>7</sup>. Où hommes et femmes sont circoncis et pareillement baptisés. Où le soldat, qui en un ou divers combats est arrivé à présenter à son Roi sept têtes d'ennemis, est fait noble. Où l'on vit sous cette opinion si rare et incivile de la mortalité des âmes. Où les femmes s'accouchent sans plainte

---

<sup>1</sup> Droit.

<sup>2</sup> Coupés.

<sup>3</sup> Entrer en relation;

<sup>4</sup> Viande.

<sup>5</sup> Entièrement.

<sup>6</sup> Gouvernement.

<sup>7</sup> Du peuple.

*et sans effroi. Où les femmes en l'une et l'autre jambe portent des grèves<sup>1</sup> de cuivre ; et si un pou les mord, sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre ; et n'osent épouser, qu'elles n'aient offert à leur Roi, s'il veut de leur pucelage. Où l'on salue mettant le doigt à terre, et puis le haussant vers le ciel. Où les hommes portent les charges sur la tête, les femmes sur les épaules : elles pissent debout, les hommes accroupis. Où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, et encensent comme les dieux les hommes qu'ils veulent honorer. Où non seulement jusques au quatrième degré, mais en aucun plus éloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages. Où les enfants sont quatre ans en nourrice, et souvent douze : et là même, il est estimé mortel de donner à l'enfant à téter tout le premier jour. Où les pères ont charge du châtiment des mâles, et les mères à part, des femelles : et est le châtiment de les fumer<sup>2</sup>, pendus par les pieds. Où on fait circoncrire les femmes. Où l'on mange toute sorte d'herbes, sans autre discrétion<sup>3</sup> que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur. Où tout est ouvert, et les maisons pour belles et riches qu'elles soient, sans porte, sans fenêtre, sans coffre qui ferme ; et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs. Où ils tuent les poux avec les dents comme les magots, et trouvent horrible de les voir escacher<sup>4</sup> sous les ongles. Où l'on ne coupe en toute la vie ni poil ni ongle ; ailleurs où l'on ne coupe que les ongles de la droite, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse<sup>5</sup>. Où ils nourrissent tout le poil du corps du côté droit, tant qu'il peut croître, et tiennent ras le poil de l'autre côté. Et en voisines provinces, celle-ci nourrit le poil de devant, celle-là le poil de derrière, et rasant l'opposite. Où les pères prêtent leurs enfants, les maris leurs femmes, à jouir aux hôtes, en payant. Où on peut honnêtement faire des enfants à sa mère, les pères se mêler à leurs filles, et à leurs fils. Où aux assemblées des festins, ils s'entreprêtent les enfants les uns aux autres.*

*Ici on vit de chair humaine ; là c'est office de piété de tuer son père en certain âge ; ailleurs les pères ordonnent, des enfants encore au ventre des mères, ceux qu'ils veulent être nourris et conservés, et ceux qu'ils veulent être abandonnés et tués ; ailleurs les vieux maris prêtent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir ; et ailleurs elles sont communes sans péché : voire en tel pays portent pour marque*

---

<sup>1</sup> Jambières.

<sup>2</sup> Enfumer.

<sup>3</sup> Sélection.

<sup>4</sup> Ecraser.

<sup>5</sup> Noblesse.

*d'honneur autant de belles houppes frangées au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de mâles. N'a pas fait la coutume encore une chose publique<sup>1</sup> de femmes à part ? leur a-t-elle pas mis les armes à la main ? fait dresser des armées et livrer des batailles ? Et ce que toute la philosophie ne peut planter en la tête des plus sages, ne l'apprend-elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous savons des nations entières où non seulement la mort était méprisée mais festoyée ; où les enfants de sept ans souffraient à être fouettés jusques à la mort, sans changer de visage ; où la richesse était en tel mépris, que le plus chétif citoyen de la ville n'eût daigné baisser le bras pour amasser une bourse d'écus. Et savons des régions fertiles en toutes façons de vivres, où toutefois les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'étaient du pain, du nasitor<sup>2</sup> et de l'eau.*

*Fit-elle pas encore ce miracle en Chio, qu'il s'y passa sept cents ans, sans mémoire que femme ni fille y eût fait faute à son honneur ?*

*Et somme, à ma fantaisie<sup>3</sup>, il n'est rien qu'elle ne fasse, ou qu'elle ne puisse : et avec raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dit, la reine et emperière du monde.*

*Celui qu'on rencontra battant son père, répondit que c'était la coutume de sa maison: que son père avait ainsi battu son aïeul ; son aïeul son bisaïeul ; et montrant son fils : "et cettui-ci me battra quand il sera venu au terme de l'âge où je suis."*

*Et le père que le fils tirassait et saboulait emmy la rue<sup>4</sup>, lui commanda de s'arrêter à certain huis ; car lui n'avait traîné son père que jusques-là ; que c'était la borne des injurieux traitements héréditaires que les enfants avaient en usage faire aux pères de leur famille. Par coutume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre ; et autant par coutume que par nature les mâles se mêlent aux mâles.*

*I, XXIII, De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue, pp.111-115*

Le même procédé - l'énumération – ici des élucubrations avancées par les philosophes sur la nature divine, Montaigne provoque le rire.

---

<sup>1</sup> Une république, un Etat.

<sup>2</sup> Variété de cresson.

<sup>3</sup> Selon moi.

<sup>4</sup> Tirailait et secouait en pleine rue.

## Dictionnaire des idées rejetées

*Thalès, qui le premier s'enquêta de telle matière, estima Dieu un esprit qui fit d'eau toutes choses. Anaximander, que les dieux étaient mourants et naissants à diverses saisons, et que c'étaient des mondes infinis en nombre. Anaximenes, que l'air était Dieu, qu'il était produit et immense, toujours mouvant. Anaxagoras, le premier, a tenu la description et manière de toutes choses être conduite par la force et raison d'un esprit infini. Alcmaeon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres et à l'âme. Pythagoras a fait Dieu un esprit épandu par la nature de toutes choses d'où nos âmes sont déprises<sup>1</sup>. Parmenides, un cercle entourant le ciel et maintenant le monde par l'ardeur de la lumière. Empedocles disait être des dieux les quatre natures<sup>2</sup> desquelles toutes choses sont faites. Protagoras, n'avoir que dire, s'ils sont ou non, ou quels ils sont. Democritus, tantôt que les images et leurs circuitions<sup>3</sup> sont dieux, tantôt cette nature qui élance ces images, et puis notre science et intelligence. Platon dissipe<sup>4</sup> sa créance à divers visages ; il dit, au Timée, le père du monde ne se pouvoir nommer ; aux Lois, qu'il ne se faut enquérir de son être ; et, ailleurs, en ces mêmes livres, il fait le monde, le ciel, les astres, la terre et nos âmes dieux, et reçoit en outre ceux qui ont été reçus par l'ancienne institution en chaque république. Xénophon rapporte un pareil trouble de la discipline<sup>5</sup> de Socrates: tantôt qu'il ne se faut enquérir de la forme de Dieu ; qu'il n'y en a qu'un, et puis qu'il y en a plusieurs. Speusippus, neveu de Platon, fait Dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale. Aristote, asteur<sup>6</sup> que c'est l'esprit, asteur le monde ; asteur il donne un autre maître à ce monde, et asteur fait Dieu l'ardeur du ciel. Zenocrates en fait huit : les cinq nommés entre les planètes, le sixième composé de toutes les étoiles fixes comme de ses membres, le septième et huitième, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne fait que vaguer entre les avis et enfin prive Dieu de sentiment et le fait remuant de forme à autre, et puis dit que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promène de pareille irrésolution entre toutes ses fantaisies, attribuant l'intendance du monde tantôt à l'entendement, tantôt au ciel, tantôt aux étoiles. Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter et diminuer,*

---

<sup>1</sup> Emanent.

<sup>2</sup> Eléments.

<sup>3</sup> Mouvements circulaires.

<sup>4</sup> Disperse.

<sup>5</sup> Doctrine.

<sup>6</sup> A cette heure, tantôt.

sans forme et sentiment. Zeno, la loi naturelle, commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loi est un animant<sup>1</sup> et ôte les dieux accoutumés, Jupiter, Juno, Vesta. Diogenes Apolloniates, que c'est l'âge<sup>2</sup>. Xenophanes fait Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Ariston, estime la forme de Dieu incompréhensible, le prive de sens et ignore s'il est animant ou autre chose. Cleanthes, tantôt la raison, tantôt le monde, tantôt l'âme de nature, tantôt la chaleur suprême entourant et enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceux qui avaient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie et les choses mêmes profitables. Chrysippus faisait un amas confus de toutes les précédentes sentences, et comptait, entre mille formes de dieux qu'il fait, les hommes aussi, qui sont immortalisés. Diagoras et Theodorus niaient tout sec qu'il y eût des dieux. Epicurus fait les dieux luisants, transparents et perflables<sup>3</sup>, logés, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups, revêtus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage.

*Ego deum genus esse semper duxi, et dicam coelitum,  
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus<sup>4</sup>.*

Fiez-vous à votre philosophie ; vantez-vous d'avoir trouvé la fève au gâteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques.

*II, XII, Apologie de Raimond Sebond, pp.514-516.*

## De l'ambition

A plusieurs reprises, Montaigne se moque du ridicule des ambitieux, reprenant à son compte "ce mot du feu chancelier Olivier, que les Français semblent des guenons qui vont grim pant contremont<sup>5</sup> un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller jusques à ce qu'elles sont arrivées à la plus haute branche, et y montrent le cul, quand elles y sont."

*II, XVII, De la présomption, P.645.*

---

<sup>1</sup> Etre vivant.

<sup>2</sup> Le temps.

<sup>3</sup> Perméables à l'air.

<sup>4</sup> Ennius, cité par Cicéron, *De divinatione*, II, L, 104; [moi, j'ai toujours pensé et je dirai toujours qu'elle existe, la race des dieux célestes, mais je crois qu'ils ne soucient pas de ce que fait la race des hommes.]

<sup>5</sup> En haut de.

*L'ambition n'est pas un vice de petits compagnons<sup>1</sup>, et de tels efforts<sup>2</sup> que les nôtres. On disait à Alexandre : "votre père vous laissera une grande domination aisée et pacifique". Ce garçon était envieux des victoires de son père et de la justice de son gouvernement. Il n'eût pas voulu jouir l'empire du monde mollement et paisiblement. Alcibiade, en Platon, aime mieux mourir jeune, beau, riche, noble, savant par excellence que de s'arrêter en l'état de cette condition. Cette maladie est à l'aventure<sup>3</sup> excusable en une âme si forte et si pleine. Quand ces âmettes<sup>4</sup> naines et chétives s'en vont embabouinant, et pensent épandre leur nom pour avoir jugé à droit<sup>5</sup> un affaire ou continué l'ordre des gardes<sup>6</sup> d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul qu'ils espèrent en hausser la tête. Ce menu bien faire n'a ni corps ni vie : il va s'évanouissant en la première bouche, et ne se promène que d'un carrefour de rue à l'autre. Entretenez-en hardiment votre fils et votre valet. Comme cet ancien qui, n'ayant autre auditeur de ses louanges, et consent<sup>7</sup> de sa valeur, se bravait avec<sup>8</sup> sa chambrière, en s'écriant : " O Perrette, le galant et suffisant<sup>9</sup> homme de maître que tu as ! " Entretenez-vous en vous-même, au pis aller, comme un conseiller de ma connaissance, ayant dégorgé une batelée<sup>10</sup> de paragraphes d'une extrême contention<sup>11</sup> et pareille ineptie, s'étant retiré de la chambre du conseil au pissoir du palais, fut ouï marmottant entre les dents tout consciencieusement ; "Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam<sup>12</sup>." Qui ne peut d'ailleurs, si se paie de sa bourse<sup>13</sup>. La renommée ne se prostitue pas à si vil compte. Les actions rares et exemplaires à qui elle est due ne souffriraient pas la compagnie de cette foule innumérable de petites actions journalières. Le marbre élèvera vos titres tant*

---

<sup>1</sup> Du commun des hommes.

<sup>2</sup> Actions.

<sup>3</sup> Peut-être.

<sup>4</sup> Petites âmes.

<sup>5</sup> Bien.

<sup>6</sup> Régulé l'ordre des tours de garde.

<sup>7</sup> Ayant connaissance.

<sup>8</sup> Faisait le vantard devant.

<sup>9</sup> Capable.

<sup>10</sup> Une masse.

<sup>11</sup> Effort.

<sup>12</sup> *Psaumes, CXIII, I.*["Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à ton nom qu'il en faut rapporter la gloire."]

<sup>13</sup> Qui ne peut d'une autre bourse, qu'il se paie de sa bourse.

*qu'il vous plaira, pour avoir fait rapetasser un pan de mur ou décrotter un ruisseau public, mais non pas les hommes qui ont du sens.*

*III, X, De ménager sa volonté, p.1022.*

Pour dénoncer la vanité de l'ambition, Montaigne emprunte à son cher Plutarque.

### Pyrrhus et Cineas

*Quand le roi Pyrrhus entreprenait de passer en Italie, Cineas, son sage conseiller, lui voulant faire sentir la vanité de son ambition : - " Et bien ! Sire, lui demanda-t-il, à quelle fin dressez-vous cette grande entreprise ? - Pour me faire maître de l'Italie, répondit-il soudain. – Et puis, suivit Cineas, cela fait ? – Je passerai, dit l'autre, en Gaule et en Espagne. – Et après ? – Je m'en irai subjuguier l'Afrique ; et enfin, quand j'aurai mis le monde en ma sujétion, je me reposerai et vivrai content et à mon aise. - Pour Dieu, Sire, rechargea lors Cineas, dites-moi à quoi il tient que vous ne soyez dès à présent, si vous voulez, en cet état ? Pourquoi ne vous logez-vous, dès cette heure, où vous dites aspirer, et vous épargnez tant de travail et de hasard que vous jetez entre deux ? "*

*I, XLII, De l'inégalité qui est entre nous, p.267.*

### De la difficulté des réformes

Le thème de la difficulté des réformes est souvent repris dans les *Essais*. Ici, deux exemples ont été retenus : l'un emprunté à l'Antiquité ; l'autre concerne un coin paradisiaque de l'Aquitaine, la Chalosse, que l'introduction de nouveautés bouleverse pour le plus grand mal des habitants.

*Toutes grandes mutations ébranlent l'Etat et le désordonnent.*

*Qui viserait à la révision, et en consulterait avant toute oeuvre<sup>1</sup>, se refroidirait volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce procédé<sup>2</sup> par un exemple insigne. Ses concitoyens étaient mutinés contre leurs magistrats. Lui,*

---

<sup>1</sup> Y réfléchirait mûrement avant d'agir.

<sup>2</sup> L'erreur de cette manière d'agir.

personnage de grande autorité en la ville de Capoue, trouva un jour moyen d'enfermer le Sénat dans le Palais et, convoquant le peuple en la place, leur dit que le jour était venu auquel en pleine liberté ils pouvaient prendre vengeance des tyrans qui les avaient si longtemps opprimés, lesquels il tenait à sa merci seuls et désarmés. Fut d'avis qu'au sort on les tirât hors, l'un après l'autre, et de chacun on ordonnât particulièrement<sup>1</sup>, faisant sur-le-champ exécuter ce qui en serait décrété, pourvu aussi que tout d'un train ils avisassent d'établir quelque homme de bien en la place du condamné, afin qu'elle ne demeurât vide d'officier<sup>2</sup>. Ils n'eurent pas plutôt ouï le nom d'un Sénateur qu'il s'éleva un cri de mécontentement universel à l'encontre de lui. "Je vois bien, dit Pacuvius, il faut démettre cettui-ci : c'est un méchant ; ayons-en un bon en change". Ce fut un prompt silence, tout le monde se trouvant bien empêché<sup>3</sup> au choix ; au premier plus effronté qui dit le sien, voilà un consentement de voix encore plus grand à refuser celui-là, cent imperfections et justes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'étant échauffées, il advint encore pis du second Sénateur et du tiers : autant de discorde à l'élection que de convenance à la démission. S'étant inutilement lassés à ce trouble, ils commencent, qui deçà qui delà, à se dérober peu à peu de l'assemblée, rapportant chacun cette résolution en son âme que le plus vieil et mieux connu mal est toujours plus supportable que le mal récent et inexpérimenté.

III, IX, De la vanité, pp.958-959.

Le baron de Caupene en Chalosse et moi avons en commun le droit de patronage d'un bénéfice qui est de grande étendue, au pied de nos montagnes, qui se nomme Lahontan. Il est des habitants de ce coin ce qu'on dit de ceux de la vallée d'Angrougne : ils avaient une vie à part, les façons, les vêtements et les mœurs à part ; régis et gouvernés par certaines polices<sup>4</sup> et coutumes particulières, reçues de père en fils, auxquelles ils s'obligeaient sans aucune contrainte que la révérence de leur usage. Ce petit état s'était continué de toute ancienneté en une condition si heureuse qu'aucun juge voisin n'avait été en peine de s'informer de leur affaire, aucun avocat employé à leur donner avis, ni étranger appelé pour éteindre leurs

---

<sup>1</sup> Et qu'on disposât de chacun à part.

<sup>2</sup> Magistrat.

<sup>3</sup> Embarrassé.

<sup>4</sup> Règles.

querelles, et n'avait-on jamais vu aucun de ce détroit<sup>1</sup> à l'aumône. Ils fuyaient les alliances et le commerce de l'autre monde, pour n'altérer la pureté de leur police ; jusques à ce, comme ils récitent<sup>2</sup>, que l'un d'entre eux, de la mémoire de leurs pères, ayant l'âme épointonnée d'une noble ambition, s'alla aviser, pour mettre son nom en crédit et réputation, de faire l'un de ses enfants maître Jean ou maître Pierre; et, l'ayant fait instruire à écrire en quelque ville voisine, en rendit<sup>3</sup> enfin un beau notaire de village. Cettui-ci, devenu grand, commença à dédaigner leurs anciennes coutumes et à leur mettre en tête la pompe des régions de deçà. Le premier de ses compères à qui on écorna une chèvre, il lui conseilla d'en demander raison aux Juges royaux d'autour de là, et de cettui-ci à un autre, jusques à ce qu'il eût tout abâtardi. A la suite de cette corruption, ils disent<sup>4</sup> qu'il y en survint incontinent une autre de pire conséquence, par le moyen d'un médecin à qui il prit envie d'épouser une de leurs filles et de s'habituer<sup>5</sup> parmi eux. Cettui-ci commença à leur apprendre premièrement le nom des fièvres, des rhumes et des apostumes<sup>6</sup>, la situation du cœur, du foie et des intestins, qui était une science jusques lors très éloignée de leur connaissance ; et, au lieu de l'ail, de quoi ils avaient appris à chasser toutes sortes de maux, pour âpres et extrêmes qu'ils fussent, il les accoutuma pour une toux ou pour un morfondement<sup>7</sup>, à prendre les mixtions étrangères, et commença à faire trafic, non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils jurent que depuis lors seulement ils ont aperçu que le serein<sup>8</sup> leur appesantissait la tête, que le boire, ayant chaud, apportait nuisance, et que les vents de l'automne étaient plus griefs que ceux du printemps ; que depuis l'usage de cette médecine ils se trouvent accablés d'une légion de maladies inaccoutumées, et qu'ils aperçoivent un général déchet<sup>9</sup> en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies.

II, XXXVII, De la ressemblance des enfants aux pères, pp.778-779.

---

<sup>1</sup> Région.

<sup>2</sup> Racontent.

<sup>3</sup> Fit.

<sup>4</sup> On dit.

<sup>5</sup> S'installer.

<sup>6</sup> Abscess.

<sup>7</sup> Refroidissement.

<sup>8</sup> L'humidité du crépuscule.

<sup>9</sup> Diminution.

## V Le vieillard ridicule

Le vieillard ridicule, qui s'obstine à vouloir tout régenter et oblige finalement toute la maisonnée à jouer la comédie pour lui garder ses illusions, est un personnage fréquent en littérature ; un cas malheureusement que beaucoup ont eu ou auront l'occasion de rencontrer.

### Une comédie domestique

*Je veux mal à cette coutume d'interdire aux enfants l'appellation paternelle et leur enjoindre une étrangère, comme plus révérencielle<sup>1</sup>, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourvu à notre autorité. Nous appelons Dieu tout-puissant "père", et dédaignons que nos enfants nous en appellent<sup>2</sup>. C'est aussi injustice et folie de priver les enfants qui sont en âge, de la familiarité des pères, et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austère et dédaigneuse, espérant par là les tenir en crainte et obéissance. Car c'est une farce très inutile qui rend les pères ennuyeux aux enfants et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par conséquent le vent et la faveur du monde ; et reçoivent avec moquerie ces mines fières et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ni au cœur ni aux veines, vrais épouvantails de chènevière. Quand je pourrais me faire craindre, j'aimerais encore mieux me faire aimer.*

*Il y a tant de sortes de défauts en la vieillesse, tant d'impuissance ; elle est si propre au mépris, que le meilleur acquêt qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens : le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ai vu quelqu'un duquel la jeunesse avait été très impérieuse. Quand c'est venu sur l'âge, quoiqu'il le passe sainement ce qui se peut<sup>3</sup>, il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maître de France; il se ronge de soin et de vigilance : tout cela n'est qu'un batelage<sup>4</sup> auquel la famille même conspire ; du grenier, du cellier, voire et de*

---

<sup>1</sup> Respectueuse.

<sup>2</sup> Nous appellent de ce nom.

<sup>3</sup> Autant que possible.

<sup>4</sup> Farce

sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibecière, plus chèrement que ses yeux. Cependant qu'il se contente<sup>1</sup> de l'épargne et chicheté de sa table, tout est en débauche en divers réduits de sa maison, en jeu et en dépense, et en l'entretien des contes de sa vaine colère et pourvoyance<sup>2</sup>. Chacun est en sentinelle contre lui. Si, par fortune, quelque chétif serviteur s'y adonne<sup>3</sup>, soudain il lui est mis en soupçon : qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soi-même. Quantes fois s'est-il vanté à moi de la bride qu'il donnait aux siens, et exacte obéissance et révérence qu'il en recevait ; combien il voyait clair en ses affaires !

*ille solus nescit omnia.*<sup>4</sup>

Je ne sache homme qui peut apporter plus de parties<sup>5</sup>, et naturelles et acquises, propres à conserver la maîtrise qu'il fait ; et si<sup>6</sup> en est déchu comme un enfant. Partant l'ai-je choisi, parmi plusieurs telles conditions que je connais, comme plus exemplaire.

Ce serait matière à une question scholastique, s'il est ainsi mieux, ou autrement. En présence, toutes choses lui cèdent. Et laisse-t-on ce vain cours à son autorité, qu'on ne lui résiste jamais : on le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne-t-il congé à un valet, il plie son paquet, le voilà parti ; mais hors de devant lui seulement. Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office<sup>7</sup> en même maison, un an, sans être aperçu. Et, quand la saison en est<sup>8</sup>, on fait venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grâce. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque dépêche qui déplaît ? On la supprime, forgeant tantôt après assez de causes pour excuser la faute d'exécution ou de réponse. Nulles lettres étrangères ne lui étant premièrement<sup>9</sup> apportées, il ne voit que celles qui semblent commodes à sa science<sup>10</sup>. Si, par cas d'aventure, il les saisit, ayant en coutume de se reposer sur certaine personne de les lui lire, on y trouve sur-le-champ ce qu'on veut ; et fait-on à tous coups que tel lui

---

<sup>1</sup> Se réjouit.

<sup>2</sup> Prévoyance.

<sup>3</sup> S'attache à lui.

<sup>4</sup> TERENCE, *Adelphes*, 548. [Lui seul ignore tout.]

<sup>5</sup> Qualités.

<sup>6</sup> Et pourtant.

<sup>7</sup> Service.

<sup>8</sup> Le moment venu.

<sup>9</sup> A lui en premier.

<sup>10</sup> Qu'il semble avantageux qu'il connaisse.

*demande pardon qui l'injurie par même lettre. Il ne voit enfin ses affaires que par une image disposée et desseignée et satisfactoire<sup>1</sup> le plus qu'on peut, pour n'éveiller son chagrin et son courroux.*

*I, VIII, De l'affection des pères aux enfants, pp.392-394.*

---

<sup>1</sup> Et faite à dessein et qui le satisfait.

Montaigne émouvant

## La mort

Deux textes admirables parlent de la mort : l'un concerne la douleur d'un père, Monsieur de Montluc chez lequel, à la peine, se joint le goût amer du remords ; l'autre présente la grande et noble simplicité avec laquelle les paysans acceptent leur fin.

*Feu Monsieur le Maréchal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'île de Madère, brave gentilhomme à la vérité et de grande espérance, me faisait fort valoir, entre ses autres regrets, le déplaisir et crève-cœur qu'il sentait de ne s'être jamais communiqué<sup>1</sup> à lui ; et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité<sup>2</sup> de goûter et bien connaître son fils, et aussi de lui déclarer l'extrême amitié qu'il lui portait et le digne jugement qu'il faisait de sa vertu. "Et ce pauvre garçon, disait-il, n'a rien vu de moi qu'une contenance renfrognée et pleine de mépris, et a emporté cette créance que je n'ai su ni l'aimer, ni l'estimer selon son mérite. A qui gardais-je à découvrir cette singulière affection que je lui portais dans mon âme ? Etait-ce pas lui qui en devait avoir tout le plaisir et toute l'obligation<sup>3</sup> ? Je me suis contraint et gêné pour maintenir ce vain masque ; et y ai perdu le plaisir de sa conversation<sup>4</sup>, et sa volonté quant et quant<sup>5</sup>, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais reçu de moi que rudesse, ni senti qu'une façon tyrannique". Je trouve que cette plainte était bien prise<sup>6</sup> et raisonnable : car, comme je sais par une trop certaine expérience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication.*

*II, VIII, De l'affection des pères aux enfants, pp.395-396.*

---

<sup>1</sup> Ouvert.

<sup>2</sup> L'agrément.

<sup>3</sup> La reconnaissance.

<sup>4</sup> Compagnie.

<sup>5</sup> Son affection en même temps.

<sup>6</sup> Justifiée.

*A quoi faire<sup>1</sup> nous allons nous gendarman<sup>2</sup> par ces efforts de la science ? Regardons à terre les pauvres gens que nous y voyons épanchés, la tête penchée après la besogne, qui ne savent ni Aristote ni Caton, ni exemple, ni précepte. De ceux-là tire nature tous les jours des effets<sup>3</sup> de constance et de patience<sup>4</sup>, plus purs, et plus roides<sup>5</sup> que ne sont ceux que nous étudions si curieusement<sup>6</sup> en l'école. Combien en vois-je ordinairement, qui méconnaissent la pauvreté<sup>7</sup> ? Combien qui désirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction ? Celui-là qui fouit<sup>8</sup> mon jardin, il a ce matin enterré son père ou son fils. Les noms mêmes de quoi ils appellent les maladies en adoucissent et amollissent l'âpreté : la phtisie, c'est la toux pour eux ; la dysenterie, dévoiement d'estomac ; un pleurésis, c'est un morfondement ; et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien grièves quand elles rompent leur travail ordinaire ; ils ne s'alitent que pour mourir.*

*III, XII, De la physionomie, pp.1040-1041.*

## Le regret de la vie

La douleur est si vive parfois que l'on désire la mort, et pourtant un rien alors suffit à vous faire regretter la vie. Montaigne parle ici d'expérience.

*L'opiniâtreté de mes pierres<sup>9</sup>, spécialement en la verge, m'a parfois jeté en longues suppressions d'urine, de trois, de quatre jours, et si avant en la mort que c'eût été folie d'espérer l'éviter, voire désirer<sup>10</sup>, vu les cruels efforts que cet état apporte. O que ce bon empereur<sup>11</sup> qui faisait lier la verge à ses criminels pour les faire mourir à faute de pisser, était grand maître en la science de bourrellerie<sup>12</sup> ! Me trouvant là, je*

---

<sup>1</sup> Pourquoi.

<sup>2</sup> Nous essayons de nous aguerrir.

<sup>3</sup> Actes.

<sup>4</sup> Endurance.

<sup>5</sup> Vigoureux.

<sup>6</sup> Avec tant de soin.

<sup>7</sup> Se soucient peu de la pauvreté.

<sup>8</sup> Bêche.

<sup>9</sup> Calculs urinaires.

<sup>10</sup> De désirer l'éviter.

<sup>11</sup> Tibère.

<sup>12</sup> De la torture.

*considérais par combien légères causes et objets l'imagination nourrissait en moi le regret de la vie ; de quels atomes se bâtissait en mon âme le poids et la difficulté de ce délogement ; à combien frivoles pensées nous donnions place en un si grand affaire : un chien, un cheval, un livre, un verre, et quoi non ? tenaient compte<sup>1</sup> en ma perte. Aux autres leurs ambitieuses espérances, leur bourse, leur science, non moins sottement à mon gré. Je voyais nonchalamment la mort, quand je la voyais universellement<sup>2</sup>, comme fin de la vie ; je la gourmande<sup>3</sup> en bloc ; par le menu, elle me pille<sup>4</sup>. Les larmes d'un laquais, la dispensation de ma déferre<sup>5</sup>, l'attouchement d'une main connue, une consolation commune<sup>6</sup> me déconsole et m'attendrit.*

*III, IV, De la diversion, p.837.*

## La vieillesse

Montaigne rend grâce à la nature de nous acheminer en douceur jusqu'au déclin et à la chute, mais ce n'est pas sans nostalgie que parvenu à la vieillesse (un "être pénible et douloureux") il se souvient de sa jeunesse (un "être doux et fleurissant").

*Nature même nous prête la main, et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est autre, je m'aperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque dédain de la vie. Je trouve que j'ai bien plus affaire à digérer cette résolution de mourir, quand je suis en santé, que je n'ai quand je suis en fièvre. D'autant que je ne tiens plus si fort aux commodités de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage et le plaisir, j'en vois la mort d'une vue beaucoup moins effrayée. Cela me fait espérer que, plus je m'éloignerai de celle-là, et approcherai de cette-ci, plus aisément j'entrerai en composition de leur échange. Tout ainsi que j'ai essayé<sup>7</sup> en plusieurs autres occurrences ce que dit César, que les choses nous paraissent souvent plus grandes de loin que de près, j'ai trouvé que sain j'avais eu les maladies beaucoup*

---

<sup>1</sup> Entraient en ligne de compte.

<sup>2</sup> En gros.

<sup>3</sup> Maîtrise.

<sup>4</sup> Harcèle.

<sup>5</sup> La distribution de mes hardes.

<sup>6</sup> Banale.

<sup>7</sup> Epruvé.

*plus en horreur que lorsque je les ai senties. L'allégresse où je suis, le plaisir et la force me font paraître l'autre état si disproportionné à celui-là, que par imagination je grossis ces incommodités de la moitié, et les conçois plus pesantes que je ne les trouve quand je les ai sur les épaules. J'espère qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.*

*Voyons à ces mutations et déclinaisons<sup>1</sup> ordinaires que nous souffrons<sup>2</sup>, comme nature nous dérobe la vue de notre perte et empirement. Que reste-t-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse, et de sa vie passée ?*

*Heu senibus vitae portio quanta manet<sup>3</sup>!*

*César à un soldat de sa garde, recru et fatigué, qui vint en la rue lui demander congé de se faire mourir, regardant son maintien décrépit, répondit plaisamment: "Tu penses donc être en vie ?" Qui y tomberait<sup>4</sup> tout à coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter<sup>5</sup> un tel changement. Mais, conduits par sa main, d'une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce misérable état, et nous y apprivoise : si que<sup>6</sup> nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse meurt en nous, qui<sup>7</sup> est en essence et en vérité une mort plus dure que n'est la mort entière d'une vie languissante et que n'est la mort de la vieillesse. D'autant que le saut n'est pas si lourd du mal être au non être, comme il est d'un être doux et fleurissant à un être pénible et douloureux.*

*I, XX, Que philosopher, c'est apprendre à mourir, pp.90-91.*

Bien faire l'homme jusqu'au bout est le grand souci de Montaigne. Il en connaît les deux conditions principales.

D'abord, ne pas se duper sur son âge, car toutes choses ont leur saison.

*Le jeune doit faire ses apprêts, le vieil en jouir, disent les sages. Et le plus grand vice qu'ils remarquent en notre nature, c'est que nos désirs rajeunissent sans cesse. Nous recommençons toujours à vivre. Notre étude et notre envie devraient quelquefois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse, et nos appétits et poursuites ne font que naître :*

---

<sup>2</sup> Ces transformations et ces déclins.

<sup>2</sup> Que nous subissons.

<sup>3</sup> Maximianus, I, 16. [Hélas ! quelle part de vie reste-t-il aux vieillards !]

<sup>4</sup> Si on y tombait.

<sup>5</sup> Supporter.

<sup>6</sup> Si bien que.

<sup>7</sup> Ce qui.

*Tu secanda marmora  
Locas sub ipsum funus, et sepulchri  
Immemor, struis domos<sup>1</sup>.*

*Le plus long de mes desseins n'a pas un an d'étendue, je ne pense désormais qu'à finir ; me défais de toutes nouvelles espérances et entreprises ; prends mon dernier congé de tous les lieux que je laisse ; et me dépossède tous les jours de ce que j'ai.  
[...]*

*C'est enfin tout le soulagement que je trouve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moi plusieurs désirs et soins<sup>2</sup> de quoi la vie est inquiétée. Le soin du cours du monde, le soin des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moi. Cettui-ci apprend à parler, lorsqu'il lui faut apprendre à se taire pour jamais. On peut continuer à tout temps l'étude, non pas l'écolage : la sottise chose qu'un vieillard abécédaire<sup>3</sup> !*

*II, XXVIII, Toutes choses ont leur saison, pp.702-703.*

Mais peut-on jamais accepter d'avoir passé le temps d'aimer ?

*Je n'ai point autre passion qui me tienne en haleine. Ce que l'avarice<sup>4</sup>, l'ambition, les querelles, les procès, font à l'endroit des autres qui, comme moi, n'ont point de vacation<sup>5</sup> assignée, l'amour le ferait plus commodément : il me rendrait la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin de ma personne ; rassurerait ma contenance à ce que<sup>6</sup> les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne vinssent à la corrompre ; me remettrait aux études sains et sages, par où je me pusse rendre plus estimé et plus aimé, ôtant à mon esprit le désespoir de soi et de son usage, et le racointant à soi<sup>7</sup> ; me divertirait de mille pensées ennuyeuses, de mille chagrins mélancoliques, que l'oisiveté nous charge en tel âge et le mauvais état de notre santé ; réchaufferait, au moins en songe, ce sang que nature abandonne ; soutiendrait le menton et allongerait un peu les nerfs et la vigueur et allégresse de l'âme à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers sa ruine. Mais j'entends bien que c'est une commodité<sup>8</sup> bien malaisée à recouvrer : par faiblesse et longue*

---

<sup>1</sup> Horace, *Odes*, II, XVIII, 17-19. [Tu fais tailler des marbres à la veille de tes funérailles, et oubliant ton tombeau, tu construis des maisons.]

<sup>2</sup> Soucis.

<sup>3</sup> Qui apprend l' A.B.C.

<sup>4</sup> Avidité.

<sup>5</sup> Occupation.

<sup>6</sup> Me rendrait un maintien assuré afin que.

<sup>7</sup> Le réconciliant avec lui-même.

<sup>8</sup> Privilège.

*expérience, notre goût est devenu plus tendre et plus exquis ; nous demandons plus, lorsque nous méritons le moins d'être acceptés ; nous connaissant tels, nous sommes moins hardis et plus défiants ; rien ne nous peut assurer d'être aimés, sachant notre condition et la leur. J'ai honte de me trouver parmi cette verte et bouillante jeunesse,*

*Cujus in indomito constantior inguine nervus,  
Quam nova collibus arbor inhaeret<sup>1</sup>.*

*Qu'irions-nous présenter notre misère parmi cette allégresse ?*

*Possint ut juvenes visere fervidi,  
Multo non sine risu,  
Dilapsam in cineres facem<sup>2</sup> ?*

*Ils ont la force et la raison pour eux ; faisons-leur place : nous n'avons plus que tenir.  
III, V, Sur des vers de Virgile, pp.893-894.*

La seconde condition, c'est de ne pas attribuer à la sagesse de l'âge ce qui est l'effet du poids des ans.

*Au demeurant, je hais cet accidentel<sup>3</sup> repentir que l'âge apporte. Celui qui disait anciennement être obligé aux années de quoi elles l'avaient défait de la volupté, avait autre opinion que la mienne : je ne saurai jamais bon gré à l'impuissance de bien qu'elle me fasse. [...] Nos appétits<sup>4</sup> sont rares en la vieillesse ; une profonde satiété nous saisit après : en cela je ne vois rien de conscience ; le chagrin et la faiblesse nous impriment une vertu lâche et catarrheuse. Il ne nous faut pas laisser emporter si entiers aux altérations naturelles, que d'en abâtardir notre jugement. La jeunesse et le plaisir n'ont pas fait autrefois que j'aie méconnu le visage du vice en la volupté ; ni ne fait à cette heure le dégoût que les ans m'apportent, que je méconnaisse celui de la volupté au vice. [...]*

*A mon avis, c'est le vivre heureusement, non, comme disait Antisthenes, le mourir heureusement qui fait l'humaine félicité. Je ne me suis pas attendu<sup>5</sup> d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la tête et au corps d'un homme perdu<sup>6</sup> ; ni que ce chétif bout eût à désavouer et démentir la plus belle, entière<sup>7</sup> et longue partie de ma vie. Je me veux présenter et faire voir partout uniformément. Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vécu ; ni je ne plains<sup>8</sup> le passé, ni je ne crains l'avenir. Et si je ne me déçois<sup>9</sup>, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations que j'aie à ma fortune, que le cours de mon état corporel ait*

<sup>1</sup> Horace, *Epodes*, XII, 19. [dont le membre est plus solidement implanté dans son aine indomptable qu'un jeune arbre sur les collines. Trad. F. Villeneuve.]

<sup>2</sup> Horace, *Odes*, IV, XIII, 26. [pour que les bouillants jeunes hommes puissent voir, non sans force rires, un flambeau réduit en cendres.]

<sup>3</sup> Circonstanciel.

<sup>4</sup> Désirs.

<sup>5</sup> Je ne me suis pas efforcé.

<sup>6</sup> Sans moralité.

<sup>7</sup> Celle où j'avais toutes mes facultés.

<sup>8</sup> Regrette.

<sup>9</sup> Si je ne me trompe.

*été conduit chaque chose en sa saison. J'en ai vu l'herbe et les fleurs et le fruit ; et en vois la sécheresse. Heureusement, puisque c'est naturellement. Je porte bien plus doucement les maux que j'ai, d'autant qu'ils sont en leur point<sup>1</sup>, et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue félicité de ma vie passée.*

*Pareillement ma sagesse peut bien être de même taille en l'un et l'autre temps ; mais elle était bien de plus d'exploit<sup>2</sup> et de meilleure grâce, verte, gaie, naïve, qu'elle n'est à présent : croupie, grondeuse, laborieuse. Je renonce donc à ces réformations casuelles<sup>3</sup> et douloureuses.*

*Il faut que Dieu nous touche le courage<sup>4</sup>. Il faut que notre conscience s'amende d'elle-même par renforcement de notre raison, non par l'affaiblissement de nos appétits. La volupté n'en est en soi ni pâle ni décolorée, pour être aperçue par des yeux chassieux et troubles. On doit aimer la tempérance par elle-même, et pour le respect de Dieu, qui nous l'a ordonnée, et la chasteté ; celle que les catarrhes nous prêtent, et que je dois au bénéfice de ma colique, ce n'est chasteté, ni tempérance. On ne peut se vanter de mépriser et combattre la volupté, si on ne la voit, si on l'ignore, et ses grâces, et ses forces, et sa beauté plus attrayante<sup>5</sup>. Je connais l'une et l'autre<sup>6</sup>, c'est à moi à le dire. Mais il me semble qu'en la vieillesse nos âmes sont sujettes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la jeunesse. Je le disais étant jeune ; lors, on me donnait de mon menton par le nez<sup>7</sup>. Je le dis encore à cette heure que mon poil gris m'en donne le crédit. Nous appelons sagesse la difficulté de nos humeurs, le dégoût des choses présentes. Mais, à la vérité, nous ne quittons pas les vices, comme nous les changeons, et, à mon opinion, en pis. Outre une sottise et caduque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs épineuses et inassociables, et la superstition, et un soin ridicule des richesses lors que l'usage en est perdu, j'y trouve plus d'envie, d'injustice et de malignité. Elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage ; et ne se voit point d'âmes, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent à l'aigre et au moisi. L'homme marche entier vers son croît et vers son décroît<sup>8</sup>. [...]*

*Quelles métamorphoses lui vois-je faire tous les jours en plusieurs de mes connaissants ! C'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement. Il y faut grande provision d'étude et grande précaution pour éviter les imperfections qu'elle nous charge, ou au moins affaiblir leurs progrès. Je sens que nonobstant tous mes retranchements, elle gagne pied à pied sur moi. Je soutiens tant que je puis. Mais je ne sais enfin où elle me mènera moi-même. A toutes aventures<sup>9</sup>, je suis content qu'on sache d'où je serai tombé.*

*III, II, Du repentir, pp.815-817.*

Gageons que Montaigne a bien fait l'homme, jusqu'au bout, et que les souhaits qu'il formule à la fin des *Essais* lui aient été accordés.

---

<sup>1</sup> Qu'ils viennent en leur temps.

<sup>2</sup> Efficente.

<sup>3</sup> Amendements occasionnels.

<sup>4</sup> Cœur.

<sup>5</sup> La plus attrayante.

<sup>6</sup> La jeunesse et la vieillesse.

<sup>7</sup> On m'objectait mon menton imberbe.

<sup>8</sup> L'homme tout entier progresse et décline.

<sup>9</sup> En tout cas.

*Esopé, ce grand homme, vit son maître qui pissait en se promenant : "quoi donc, fit-il, nous faudra-t-il chier en courant ?" Ménageons le temps ; encore nous en reste-t-il beaucoup d'oisif et mal employé. Notre esprit n'a volontiers<sup>1</sup> pas assez d'autres heures à faire ses besognes, sans se désassocier du corps en ce peu d'espace qu'il lui faut pour sa nécessité. Ils veulent se mettre hors d'eux et échapper à l'homme. C'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes ; au lieu de se hausser, ils s'abattent. Ces humeurs transcendantes m'effraient, comme les lieux hautains<sup>2</sup> et inaccessibles. Et rien ne m'est fâcheux à digérer en la vie de Socrate que ses extases et ses démoneries, rien si humain en Platon que ce pourquoi ils disent<sup>3</sup> qu'on l'appelle divin. Et de nos sciences, celles-là me semblent plus terrestres et basses qui sont le plus montées. Et je ne trouve rien si humble<sup>4</sup> et si mortel en la vie d'Alexandre que ses fantaisies autour de son immortalisation. Philoteas le mordit plaisamment par sa réponse. Il s'était conjoui avec lui par lettre de l'oracle de Jupiter Hammon qui l'avait logé entre les dieux : "pour ta considération<sup>5</sup> j'en suis bien aise, mais il y a de quoi plaindre les hommes qui auront à vivre avec un homme et lui obéir, lequel outrepassé et ne se contente de la mesure d'un homme." "Dis te minorem quod geris, imperas."<sup>6</sup>*

*La gentille inscription de quoi les Athéniens honorèrent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :*

*D'autant es-tu Dieu comme  
Tu te reconnais homme<sup>7</sup>.*

*C'est une absolue perfection et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nôtres, et sortons hors de nous, pour ne savoir quel il y fait. Si avons-nous beau monter sur des échasses, car sur des échasses encore faut-il marcher de nos jambes. Et au plus élevé trône du monde, si ne sommes assis que sur notre cul.*

*Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce dieu, protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociale :*

*Frui paratis et valido mihi,  
Latone, dones, et, precor, integra  
Cum mente, nec turpem senectam  
Degere, nec cithara carentem<sup>8</sup>.*

*[Accorde-moi, fils de Latone, de jouir de ce que j'ai acquis, en bonne santé, et, je t'en prie, avec toutes mes facultés, sans traîner une vieillesse hideuse et privée de cithare.]*

*III, XIII, De l'expérience, pp.1115-1116.*

---

<sup>1</sup> Sans doute.

<sup>2</sup> Elevés.

<sup>3</sup> On dit.

<sup>4</sup> Bas.

<sup>5</sup> Pour ce qui te concerne.

<sup>6</sup> Horace, *Odes*, III, VI, 5. [C'est en te soumettant aux dieux que tu règnes.]

<sup>7</sup> Plutarque, *Vie de pompée*, 42. (Traduction d'Amyot).

<sup>8</sup> Horace, *Odes*, I, 31, 17-20.





